



*Les amours d'une*  
**VIERGE**

**ROMAN D'AMOUR**  
ÉDITIONS POLICE JOURNAL

N° 91  
10¢

EN VENTE:



## Suzan la menteuse

Roman d'espionnage par **PIERRE SAUREL**

Un nazi converti qui a prouvé sa loyauté aux alliés est accusé de meurtre et de trahison.

Sir Arthur, qui ne lui a pas enlevé sa confiance, charge IXE-13 de parvenir jusqu'à lui et de l'aider à se disculper.

Seule Suzan, la fiancée du poursuivi connaît sa retraite; croira-t-elle que Jean est un ami?

# Les amours d'une vierge

par **PAUL VERCHERES**

## PERSONNAGES

GRAND'MERE MARTIN.

PAUL VERCHERES.

PAULETTE LABADIE.

MADELEINE JACQUES.

ALEXANDRE SAINT-LAURENT.

EUDORE DOUCET.

ROGER, Armand, Albert, Alphonse, Maurice, Lionel, Gaston, Robert, Fernand et autres petits amoureux.

HENRI BOISSEAU, fils du gérant de banque.

ET autres personnages de moindre importance.

x x x

## AVANT-PROPOS

Il y a rue Lagachetière, à l'angle de la rue Wolfe, un petit édifice de brique de couleur dont j'admire l'arrondissement à l'angle même des deux rues.

Cet édifice est cher à mon cœur, pour la bonne raison qu'il abrite le chef-lieu des éditions Police-Journal. Je m'y rends très souvent particulièrement les jours de la sainte touche.

Récemment, je m'y rendais pour la mille-et-unième fois.

C'était à l'heure calme où les ouvriers de l'imprimerie étant partis et les formidables presses étant arrêtées enfin, on pouvait se parler entre nous sans être forcés à hurler au-dessus des machines puissantes qui alimentent l'intelligence populaire de pâture pseudo-littéraire.

Il y avait là dans le bureau général toute une troupe d'écrivains, soit: l'auteur de ces lignes, Paul Verchères, Hercule Valjean, Jacques Régent, Mimi Estival, et quelques autres.

Paul Verchères demanda à Valjean:

—Que penses-tu du "Poids du Jour?"

—Quoi? fit Mimi Estival, ne commençons pas une discussion littéraire.

—A quoi bon, fit négligemment Jacques Régent en haussant les épaules, à quoi bon? A quoi bon se servir du roman populaire à dix cents pour tenter de véhiculer vers la très sottise

Ce fascicule est édité et imprimé à Montréal par Police-Journal Enrg., 1130 rue Lagachetière est, Montréal. Fr. 1182-3. Tous droits réservés 1950 par l'éditeur. Les noms des personnages de ce roman sont fictifs et ont été choisis au hasard.

académique canadienne-française! Parlons d'autres choses que du métier.

A ce moment, la brave petite vieille qu'est Grand-mère Martin entra, nous jeta un regard amical et dit en éclatant d'un petit rire joyeux et cassé.

—Pas de consultations officielles aujourd'hui, voulez-vous, mes amis?

Paul Verchères protesta:

—Voyons, memère, dit-il, j'ai justement besoin d'un conseil ou d'une suggestion de vous.

Toujours de service, Grand-mère Martin demanda:

—De quoi s'agit-il, mon grand?

—Appelez-moi, mon grand, grand-mère, tant que vous voudrez, et plus souvent encore, car à mon âge ça fait toujours plaisir de se faire servir des épithètes rajeunissantes.

—Pose-moi ton problème, je vais tâcher de le solutionner.

—Mon problème, c'est que j'ai un roman d'amour à écrire et que ne sais pas par quel bout commencer.

—Tu manques de souffle?

—Oui, je manque d'inspiration.

—Que te faut-il, au juste?

—Une idée maîtresse.

Grand-mère Martin réfléchit pendant quelques instants.

Puis, son visage s'éclaira d'un large sourire.

Elle dit:

—J'ai rencontré il y a quelque temps une jeune fille que vous connaissez bien et c'est pour cette raison que je ne vous la nommerai pas.

—Qu'avait-elle de particulier cette jeune fille?

—Elle avait un problème.

—Lequel?

—Veux-tu cesser de me questionner pour faire de la copie, toi, Paul? A ta prochaine interrogation, je cesse de te parler.

Comme Verchères gardait le silence, la brave vieille grand-mère Martin continua:

—Je disais donc que je rencontrais une jeune fille avec un problème. Et ce problème, le voici:

—Est-il possible de marier une femme qui n'a point de passé? Je veux dire une femme qui n'a point de passé d'amour?

—C'est le temps de parler maintenant, répondez?

Mimi Estival prit la parole:

—Je crois que c'est possible, grand-mère.

—Tu sais, ma petite fille, que l'exception confirme la règle. Je ne parle pas ici d'une impossibilité absolue, non, je parle d'une impossibilité de 90 à 95%.

La vieille écrivassière d'Histoires Vraies expliqua:

—Dans la plupart des cas, les jeunes filles d'aujourd'hui ne marient pas leur premier petit amoureux. Ce qui ne veut pas

dire qu'elles ne l'ont pas embrassé par exemple. Or, un baiser, une caresse, c'est le commencement d'un passé amoureux. Il y a aussi autre chose.

—Quoi donc? demanda Hercule Valjean.

—Il y a qu'une jeune fille comme un jeune homme, étant accablés de la pauvre nature humaine, ne peuvent jamais être entièrement bons ni entièrement méchants.

Paul Verchères observa:

—Evidemment, grand-mère, les vilains et les vilaines des gros mélodrames comme la Porteuse de Pain et Les Deux Orphelines sont des impossibilités entières, car si comme vous le dites, aucun être humain ne peut-être cent pour cent bon il y a toujours au moins un peu de bonté dans la plus méchante des créatures.

—Oui, admit Grand-mère Martin.

Elle jeta un regard circulaire sur ses interlocuteurs et dit:

—Pour vous prouver que les êtres humains ne sont ni entièrement bons ni entièrement mauvais, et qu'ils ont aussi la mémoire de leurs petits péchés très courte, je vais vous poser une question.

Son regard s'appesantit soudain sur Paul Verchères.

Elle lui demanda:

—A qui as-tu donné ton premier baiser?

Paul tressaillit.

Puis il s'exclama, comme dans ses oeuvres il fait exclamer plusieurs de ses personnages:

—Ça parle au diable!

Grand-mère insista:

—Dis-moi, te rappelles-tu à qui tu as donné ton premier baiser?

—Non.

—Et toi, Valjean?

—Non.

—Et toi, Régent?

—Non.

—Et toi Mimi?

Mimi Estival rougit et dit:

—Moi, je ne me prétends pas meilleure qu'une autre mais je me rappelle que j'ai donné mon premier baiser à celui qui est devenu mon époux: André Lacourse.

Cette fois ce fut sur Mimi Estival que le regard de grand-mère Martin s'appesantit.

Après un long silence elle accusa:

—Menteuse, va.

—Vous ne me croyez pas?

—Non.

Mimi eut alors un petit éclat de rire saccadé.

Elle dit:

—Je vais vous avouer en effet que je suis une petite menteuse, mais n'allez jamais dire cela à André, par exemple.

—C'est promis.

Adressant la parole à Paul Verchères, grand'mère Martin lui demanda:

—As-tu ton idée maîtresse pour ton roman d'amour?

Paul Verchères rumina:

—Le passé d'une jeune fille, il n'y a point d'hommes ni entièrement bons ni entièrement méchants...

Après un court silence Paul s'écria triomphalement:

—J'ai le joint. J'ai l'idée maîtresse.

Il disparut dans son bureau particulier.

Bientôt on entendit sa machine à écrire qui pétaradait avec une rapidité vertigineuse.

Grand'Mère Martin se mit un doigt sur la bouche et fit:

—Chut...

Hercule Valjean éclata de rire et dit:

—Le génie est dans les douleurs de l'accouchement, laissons-le tranquille.

Mimi Estival s'écria:

—Avec l'aide du Docteur Littérature, le brave Paul aura demain matin terminé l'enfantement d'un autre de ses romans d'amour à l'emporte-pièce.

Voici le poulet:

## CHAPITRE I

### LA PETITE FILLE DE LEVIS

Paulette Labadie, fille du gros avocat Labadie, grand plaideur devant l'Éternel, habitait à Lévis sur la rue Wolfe, dans une demeure princière sise en vue du couvent, où elle était à parfaire ses études élémentaires.

Au moment où commence ce récit Paulette venait d'atteindre l'âge canonique de quatorze années.

Si son père était très intelligent et possédait un esprit largement ouvert à tout raisonnement sain, sa mère, elle, n'avait pas sur les épaules la tête à Papineau.

Ce qui lui manquait d'intelligence était cependant amplement compensé par de la sottise et du snobisme.

C'était une de ces femmes pour qui l'amour, loin d'être une belle chose, une chose charmante, une chose agréable, était un sacrifice et l'acte du mariage, un calvaire qu'il fallait endurer pour s'amadouer ce monstre épouvantable qu'est le mari.

Un jour, que Paulette s'aperçut qu'elle était femme, elle courut trouver sa mère dans la cuisine et lui dit avec alarme:

—Maman, je...

La mère comprit et dit:

—Viens, viens dans ma chambre, je vais t'expliquer.

Elle expliqua alors à sa fillette de quatorze ans, les faits basiques de la vie.

Loin d'en vanter non seulement la nécessité mais la beauté et la grandeur, loin de célébrer ce qu'il y a de sublime, dans l'union consacrée par l'Église, de deux chairs humaines, la mère, au centre génital déplacé, dit à sa fille:

—Pauvre enfant, veux-tu être heureuse dans la vie?

—Oh! oui maman.

—Eh bien, je vais te dire ce que tu dois faire pour l'être.

—Je t'écoute, petite mère.

—L'homme est l'ennemi de la femme. Il a été créé et mis au monde pour la faire souffrir. Tu es, Paulette, comme une petite fleur, comme une petite marguerite des champs, prends garde, petite marguerite, oui prends garde aux hommes qui t'entoureront...

Paulette questionna:

—Les hommes, prendre garde aux hommes, mais est-ce que ça comprend les petits garçons de mon âge, ça?

—Oui, s'il y a quelque chose, plus ils sont jeunes plus ils sont dangereux.

La sotte et snob maman poursuivit:

—Oui, les hommes sont très dangereux, gare à toi, Paulette, la petite marguerite que tu es possède les blancs pétales de la vertu, en laisse aucun jeune homme arracher ces pétales.

Paulette questionna:

—Que dois-je faire, quand un petit garçon me prend la main?

—Tu dois la retirer tout de suite. Car après la main c'est autre chose. Si tu ne veux pas être malheureuse, et si tu ne veux pas souffrir toute ta vie ne fais pas ce que j'ai fait, ne te marie pas, car le mariage c'est le paradis de l'homme et l'enfer de la femme.

La petite Paulette n'était pas folle pour son âge.

Elle demanda encore:

—Qu'est-ce que l'amour, maman?

—L'amour est un vilain sentiment...

Elle se reprit.

—Oh, ce sentiment est très beau et très salutaire pour un homme, mais si tu savais ce que j'ai souffert aux mains de ton pauvre père.

—Vous avez souffert, maman, que vous a-t-il fait de mal?

—Tu es trop jeune pour que je te l'explique, contente-toi de prendre ma parole.

—Mais que dois-je faire au juste?

—Voici la bonne politique que tu dois suivre en amour afin de ne pas être malheureuse toute ta vie: Fais marcher les hommes.

—Les faire marcher, que voulez-vous dire?

—Je veux dire: Laisse-toi aimer, permets-leur de prendre des caresses inoffensives. Mais quand ça chauffera, retire-toi. Sois ce que les Français appellent un agace-coeur. De cette façon tu auras toujours le dessus sur les hommes et tu seras heureuse.

—Mais, et le mariage?

—Refuse toutes les demandes en mariage qu'on te fera, refuse-les gentiment mais inexorablement.

—Mais vous vous êtes mariée vous, maman?

—Oui, et ça été pour moi une malheureuse expérience, c'est pour te prémunir, c'est pour que tu ne répètes pas mon expérience malheureuse que je te conseille de ne jamais te marier, ma fille.

—Mais alors, je coifferai Sainte-Catherine?

—Il vaut mieux que tu demeures une vieille fille heureuse qu'une femme mariée misérable et malheureuse comme moi.

Paulette ne peut s'empêcher de prendre un peu la part de son père.

Elle dit:

—Mais papa me semble être un bon garçon, il fait de l'argent en masse, et il satisfait vos moindres désirs.

—Oui, c'est vrai, il satisfait mes moindres désirs, mais mon désir le plus important il ne le satisfait pas par exemple.

—Quel est ce plus important désir, maman?

—C'est celui de me laisser tranquille.

—Que voulez-vous dire par là?

—Tu es trop jeune, ma fille, pour que je te réponde. Contenté-toi de suivre mes conseils, et tu seras la plus heureuse des filles, comme si tu ne les suis pas, tu deviendras la plus malheureuse des femmes.

## CHAPITRE II

### MADELEINE JACQUES

Paulette Labadie avait une petite amie intime, Madeleine Jacques.

Le lendemain, à leur sortie du couvent de Lévis, où les bonnes Soeurs Grises présidaient à leur éducation, Paulette demanda à Madeleine:

—Ta mère t'a-t-elle expliqué la vie et le mariage.

—Oui.

—Que t'a-t-elle dit à ce sujet?

—Elle m'a dit de conserver mes caresses pour mon futur mari.

—Hein?

Une sensation de surprise s'exprima sur le visage de Madeleine. Elle demanda:

—Pourquoi ce "hein"?

Paulette ne répondit pas à la question.

Elle en posa elle-même une autre:

—Ainsi ta mère t'a conseillé le mariage?

—Oui.

—Et toi, ta mère, que t'a-t-elle dit à ce propos?

—Elle m'a dit de ne jamais me marier.

—Mais pourquoi?

—Parce que, paraît-il, les hommes sont tous des monstres qui persécutent et martyrisent leurs épouses.

—C'est vrai ce que tu me dis là?

—'Cross my heart.'

En même temps qu'elle parlait Paulette se dessinait du doigt une petite croix sur le coeur.

Elle questionna:

—Ainsi ta mère n'est pas du même avis que la mienne, elle te recommande de te marier, et elle ne te dit pas que les hommes sont tous des pourceaux?

—Non, elle ne me dit pas cela, au contraire, elle me dit que s'il y a des mauvais garçons, il y en a bien plus encore de bons. Elle prétend que pour faire un mariage heureux il suffit d'être en amour avec un bon.

Cette conversation des deux fillettes laissa Paulette rêveuse et indécise.

Devait-elle croire sa mère ou devait-elle plutôt faire confiance à Madeleine?

Hélas, le sang est plus fort que l'eau. Paulette, temporairement du moins, décida que sa mère avait raison.

Le lendemain, la fille de l'avocat Labadie rencontra Alexandre Saint-Laurent, jeune gas de treize ans dont le père était cordonnier dans la Côte du Passage à Lévis.

—Bonjour, Alex.

—Bonjour, Paulette.

—Sais-tu le nouveau?

—Non, qu'y a-t-il?

—Il y a qu'on vient de me bombarder "postillon".

Non loin du couvent de Lévis, se dressait alors comme se dresse encore aujourd'hui, le collège classique de la même ville.

Malgré les sévères défenses des autorités des deux institutions, il s'échangeait des billets doux inoffensifs entre les petites filles du couvent et les petits gas du collège.

Alex Saint-Laurent avait été bombardé, comme il disait, postillon, ce qui voulait dire qu'il opérait le transport des billets doux du collège au couvent où il les plaçait dans la cour au-dessus de la statue de la Madone. En même temps il prenait les billets doux des fillettes conventines et les transportait en-dessous de l'escalier principal qui conduisait au parloir du collège.

Naturellement, cela se faisait dans le plus grand secret car c'eût été un désastre sans pareil, si ces billets doux eussent été découverts par les religieuses et les prêtres du collège.

En effet, les autorités collégiales et conventines n'enten-

daient pas à rire au sujet de l'amour.

Alex proposa:

—Ecoute, Paulette, si tu veux, je vais te nommer la postillonne du couvent.

—Qu'est-ce qu'il s'agit de faire?

—Le mardi et le vendredi de chaque semaine à quatre heures et cinq de l'après-midi, j'irai porter les billets doux des collégiens au-dessous de la Madone dans la cour du couvent; tu n'auras qu'à les prendre à cet endroit et à les distribuer aux petites filles à qui ils sont adressés.

—C'est tout?

—Non, ce n'est pas tout. Il te faudra ensuite collecter les réponses à ces billets et les placer sous la même statue et je les prendrai à la première chance que j'aurai. Entendu?

—Entendu.

Ce petit complot secret finit par établir une certaine intimité entre Paulette et Alex.

Un dimanche après-midi, comme le club de baseball Napoléon jouait contre le formidable club Québec dans le vallon situé au sud du collège de Lévis, Paulette se rendit voir la partie en compagnie d'Alex Saint-Laurent.

Jos Pouliot, le vétéran pitcheur et frappeur du Napoléon, frappa tout-à-coup un coup de circuit qui enthousiasma tellement Alex qu'il prit la main de Paulette inconsciemment.

Inconsciemment elle-même, elle la lui laissa.

Quand ils s'aperçurent qu'ils avaient la main l'une dans l'autre les deux adolescents rougirent.

La partie était contestée, si contestée qu'elle ne se termina qu'à la seizième manche et au crépuscule.

Les deux jeunes descendirent ensemble vers l'Avenue Mont-Marie.

Ils avaient une clôture à sauter, ayant pris un petit sentier qui raccourcissait.

Alex sauta le premier puis comme il aida Paulette à sauter elle-même, la fille trébucha.

Alex la prit dans ses bras pour l'empêcher de tomber.

Alors personne ne sut comment c'était arrivé.

Leurs lèvres s'unirent et ils se donnèrent un bec qui les laissa pantelants tous les deux.

Le fils du cordonnier fut le premier à revenir à lui; il dit:

—Je crois que nous avons fait du mal.

Puis il se reprit tout de suite:

—Non, dit-il, je ne le crois pas, c'était trop bon pour que ce soit mal.

Dans l'obscurité grandissante, Paulette avoua:

—Il me semble que tu as raison, Alex, mais ne recommandons pas jusqu'à ce que j'aie consulté mes parents.

Le jeune fils du cordonnier sourit et dit:

—Si tu consultes ta mère, je suis sûr que tu ne recommen-

ceras pas, car je suis certain qu'elle va te réprimander et plus que ça, te rebrouer peut-être.

Quand ils furent rendus à l'angle de l'avenue Mont-Marie et de la rue Guénette, coin où est située l'église Notre-Dame-de-Lévis, Paulette et Alex allaient se quitter quand ce dernier lui demanda:

—Il fait bien noir, as-tu peur de t'en aller seule?

—Oui, un peu, je l'avoue.

—Alors, je t'accompagne jusque chez toi, car un homme, ça n'a pas peur, je voudrais bien voir l'assaillant qui voudrait te faire du mal, Paulette, je te dis qu'il aurait affaire à moi.

Ils descendirent donc la rue de l'Eglise bras dessus, bras dessous, obliquèrent à gauche. Quand ils furent rendus à l'angle de la rue du Couvent, voyant le superbe édifice où habitaient Paulette et sa famille, Alex dit en soupirant:

—Je voudrais bien que papa soit riche comme ton père, Paulette.

Elle observa le plus scrupuleux des silences.

Le fils du cordonnier reprit:

—Mais, j'ai une idée.

—Une idée?

—Oui, je vais aider à papa à bâtir une petite fortune.

—En quoi faisant?

—En m'achetant un bicycle et en sollicitant de porte en porte des réparations de chaussures.

—Ça, s'écria Paulette, c'est tout simplement admirable de ta part.

—Oh, je sais que ça va être dur pour commencer, mais dans les affaires comme dans d'autres domaines, il vaut mieux manger la galette le premier et le pain blanc ensuite.

Il y eut alors un instant de gêne.

Alex s'approcha de la fillette.

Puis il s'immobilisa, dit:

—Bonsoir.

Et s'enfuit à pas rapides.

La mère de Paulette était assise sur la galerie au moment où la fillette y parvint.

L'auteur de ses jours lui demanda:

—Qui a gagné la partie de baseball?

—C'est nous autres.

—Nous autres?

—Oui, le Napoléon a gagné haut la main.

—Et qui donc t'accompagnait au retour, car j'ai cru remarquer que tu n'étais pas seule?

—Alexandre.

La mère bondit.

—Pas Alexandre Saint-Laurent?

—Oui, lui-même.

—Pas Alexandre Saint-Laurent, le fils du cordonnier?

—Mais oui, maman, pourquoi cela t'indigne-t-il?

La mère Labadie cria alors de toute la force de ses poumons:

—Je te défends, je te défends, entends-tu, de sortir avec ce vaurien.

—Ce vaurien, oh! maman, vous vous trompez, Alex est un bon petit garçon, qu'avez-vous contre lui?

—Ce que j'ai contre lui, tu me le demandes, tu oses me le demander?

—Eh oui, maman, j'ose, car je ne comprends pas bien.

—Comment, tu ne comprends pas qu'Alex Saint-Laurent, étant le fils d'un petit cordonnier, n'est pas de ton rang? Je te défends de le saluer même sur la rue quand il s'adonnera à passer.

—Mais comment lui expliquerai-je?

—C'est justement ce que je ne veux pas que tu lui expliques quoi que ce soit.

—Alors, il faudra que je me contente de le regarder du haut de ma grandeur? Je trouve ça tout simplement stupide. Monsieur Alphonse Bernier, notre député, qui demeure presque en face d'ici, n'a-t-il pas dit dans un récent discours que pour lui tous ses électeurs étaient égaux?

La mère Labadie dit avec dédain:

—Ce que dit Alphonse Bernier m'entre par une oreille et me sort par l'autre. La vérité c'est qu'étant le fille d'un avocat tu ne dois avoir rien de commun avec le fils d'un vulgaire cordonnier.

Paulette ne s'était pas aperçu que son père était depuis quelques instants présent, et témoin de cette algarade.

Debout dans l'embrasement de la porte il écoutait, très pâle.

Le père Labadie parla alors:

—Ainsi, ma femme, dit-il, tu prétends que la fille d'un avocat ne doit pas frayer avec le fils d'un petit cordonnier?

—Oui, je prétends cela et il vaut mieux pour toi avoir les mêmes prétentions que moi.

L'avocat dit alors avec une grande gravité:

—Je refuse de me laisser mener par le bout du nez quand il s'agit d'une affaire aussi importante que celle-ci. Ce sera peut-être notre millième querelle au sujet de ton pseudo-snobisme, ma femme, et ça va être la première querelle à laquelle je permettrai à ma fille d'assister. Assieds-toi, Paulette, et toi aussi, ma femme. Je suis le chef de la famille, j'ai le droit de parler et le droit de commander. Pour une fois je vais me servir de ce droit. Il est temps de jouer cartes sur table, car tu me parais être en train de gâcher l'avenir de notre enfant en lui inculquant de fausses notions de snobisme, notions qui la rendront malheureuse pour la vie.

Après un court silence il reprit:

—Si Paulette veut sortir avec Alex, elle a mon consentement.

La mère rugit.

—Elle n'a pas le mien.

—Peu importe le tien, c'est le mien qui compte.

La femme de l'avocat se tordit les mains et demanda:

—Où veux-tu en venir, mon mari?

—Je veux en venir à ceci: Je gagne ma vie en plaidant la cause des petites gens, des gens plus pauvres que moi, qui malgré leur pauvreté, ont édifié ma richesse. En effet, c'est le menu peuple qui m'a enrichi de son argent. Il faudrait que je sois un bien méchant homme pour les snober maintenant. Je ne te permettrai, ma femme, d'avoir des moues de dédain contre mes clients. C'est un ordre. Entends-tu?

Nous vous avons déjà dit que Paulette n'était pas folle.

Elle vit l'occasion exceptionnelle qui se présentait à elle.

Elle la saisit, comme on dit, aux cheveux et demanda:

—Papa, est-ce vrai que les hommes sont tous des monstres et des pourceaux?

—Hein? qui a cette prétention?

—Maman.

—Quoi, ma femme, tu as dit à Paulette que les hommes étaient tous de méchants garnements?

—Oui, et c'est vrai. Ne me fais-tu pas souffrir depuis le début de notre mariage?

L'avocat Labadie devint très pâle et ses narines s'amincirent de colère.

—Ainsi, c'est bien vrai, tu as inculqué à ta fille, la sainte peur du mariage, la sainte peur de l'homme, le vulgaire et martyrisant conquérant? Je vais te poser quelques questions, ma femme, devant notre fille. Il est temps de vider cette affaire jusqu'à la dernière goutte.

—C'est ça, raille-t-elle, crie, gueule sur la galerie afin que tous nos voisins soient témoins de notre querelle.

—Tu as raison, entre, ma femme, entre, Paulette, et suivez-moi dans mon cabinet de travail. Là nous allons vider cette question à l'abri de toutes les oreilles indiscretes.

Quand la femme, la fillette et l'avocat furent installés dans le cabinet de Labadie, celui-ci commença son interrogatoire.

—S'adressant à sa fille, il demanda:

—Qu'est-ce que ta mère t'a dit au juste?

—Oh, elle m'a dit que les hommes étaient tous des pourceaux et que je ferais mieux de rester vieille fille si je ne voulais pas souffrir toute ma vie.

—Comment t'a-t-elle dépeint le mariage?

—Comme une source constante d'ennuis et de souffrances morales et physiques.

—Et elle t'a dit que le célibat était le seul lot de la femme

heureuse?

La mère de Paulette intervint.

—Oui, dit-elle — je lui ai dit cela et après, n'est-ce pas vrai?

—Non, c'est faux.

D'une voix sévère, le mari demanda:

—Quand je t'ai proposé le mariage et que je t'ai révélé mon amour ne m'as-tu pas avoué le tien?

—Oui, mais...

—Il n'y a pas de mais. Quand tu m'as avoué ton amour tu savais ce qui t'attendait dans le mariage?

—Je savais ce qui m'attendait?

—Oui enfin. Tu n'ignorais pas l'acte qu'il fallait poser pour procréer Paulette, et c'est à cet acte, je le sais malheureusement pour moi, que tu t'es constamment opposée depuis notre mariage. Tu n'es pas une femme normale.

—Pas normale, moi, comment ça?

—Parce que Paulette est présente, je vais te parler à mots couverts. Tu n'es pas normale pour la bonne raison que ce que tu prétends être un martyre pour toi, est normal pour une femme normale. Ne juge pas les femmes à ton barème, car ce barème est faussé chez toi par la déviation de ton centre génital. Tu es une malade, ma femme, ta maladie te fait voir la vie laide et sale alors que dans le mariage, quand il y a entente, fidélité et amour, l'acte que tu me reproches est agréable.

Paulette demanda timidement:

—Que me conseillez-vous, papa, vous?

—Je te conseille, ma fille, de considérer la vie comme une aventure à la fois belle et dangereuse. Belle si tu suis les conseils de ton confesseur, et dangereuse si tu les ignores, et si tu fais à ta tête.

—Mais, et le mariage?

—Le mariage a été voulu par Dieu et consacré par les hommes. Or, ce que Dieu a proclamé bon et juste ne peut être mauvais et injuste car le Bon Dieu ne peut pas se tromper.

—Me permets-tu, papa, de parler à Alex?

—Tu es trop jeune pour être prête à l'amour, ma Paulette, mais tu peux entretenir des relations amicales avec Alex, car je prétends que dans la vie il ne doit y avoir ni échelle sociale ni snobisme stupide et que le porteur d'eau a l'autorisation innée de parler aux chefs du pays eux-mêmes.

#### CHAPITRE IV

#### ALEX EN AFFAIRES

Ce fut pas un pur hasard que Paulette constata qu'Alex Saint-Laurent avait commencé son travail de sollicitation de chaussures à réparer.

Les enfants peuvent être féroces à leurs heures. Comme

Alex sortait triomphalement d'une maison, portant une vieille paire de bottines à la main, trois ou quatre gamins se mirent à l'appeler:

—Saint-Laurent la botte, Saint-Laurent la botte.

Ignorant ces quolibets, Alex plaça les bottines avec d'autres dans le panier en avant de son bicycle et se mit à pédaler vers la boutique de son père.

Les petits voyous coururent après lui, et ramassant des cailloux dans la rue, se mirent à les lui lancer dans le dos.

Ne perdant pas une seconde Paulette prit une provision de cailloux à son tour, se cacha derrière une haie, et se mit à les lancer en direction des assaillants d'Alex.

Voyant que Saint-Laurent la botte était protégé les trois voyous s'empressèrent de déguerpir.

Comme Alex se retournait pour voir où en étaient ses assaillants, Paulette se montra et il la vit.

Elle était en train de lancer son dernier caillou.

La jeune fille du cordonnier s'approcha d'elle gravement, et lui dit merci.

Puis il rougit soudain et déclara:

—Je regrette d'avoir été cause d'une querelle entre ta mère et toi, Paulette.

—Comment, tu sais?

—Oui, ton amie Madeleine Jacques m'a raconté ce qui s'était passé.

—T'a-t-elle dit l'attitude que papa avait pris en la matière?

—Oui, et j'admire ton père beaucoup pour cela. J'ai fait plus.

—Qu'as-tu donc fait?

—J'ai obtenu d'un de mes clients une cause pour ton papa. Mon client m'a demandé d'aller voir ton père, de lui expliquer sa cause et de lui dire si M. Labadie consentait à la prendre.

—Ton papa est-il chez toi, dans le moment?

—Oui.

—Eh bien, je vais y aller avec toi.

Mais avant il faut que je livre ces chaussures à réparer à la boutique de mon père. Tu m'accompagnes?

—Oui, et s'il y a d'autres escarmouches, je serai là pour garrocher des cailloux avec toi sois-en sûr.

—Brave petite camarade, va.

Comme ils arrivaient à la boutique paternelle, Paulette contempla l'immense botte de bois qui constituait l'enseigne du cordonnier.

Voyant le regard de la fillette Alex soupira:

—Ce que cette saudite botte me donne de misère! Mais attends, attends un ou deux ans, tu vas voir la vérité du proverbe qui prétend que "Rira bien qui rira le dernier." Car tu sais, c'est humiliant pour moi de me faire traiter de botte



par des petits compagnons sans coeur et sans génie. Mon père me dit que je trouverai cela drôle plus tard quand je serai grand, mais en attendant, c'est saprement tannant. Hein, qu'en penses-tu?

—J'en pense la même chose que toi, Alex.

Après qu'il eut remis les réparations sollicitées à son père, pendant que Paulette l'attendait à la porte de la boutique, Alex Saint-Laurent sortit et dit:

—Allons chez vous maintenant.

Heureusement, pour les adolescents, la mère Labadie avait traversé par le bateau à Québec pour faire des emplettes cet après-midi-là.

L'avocat était donc seul à la maison.

En voyant entrer Alex il sourit, puis ce sourire se remplit de tendresse quand il vit sa fille qui accompagnait l'enfant.

—Papa, dit Paulette, je t'amène Alex, qui va t'amener un client.

—Que voulez-vous dire, mes petits?

Le garçon prit la parole:

—Il y a un monsieur Fortin qui habite rue Saint-Georges et qui veut vous donner une cause.

—Une cause, quelle cause?

—Un de ses chevaux a été tué par une automobile.

—Comment cela s'est-il passé?

—J'ai été témoin de l'accident. Il pleuvait, la rue Saint-Georges était très glissante, le cheval de M. Fortin était arrêté près du trottoir, l'automobile qui allait très vite dérapa dans la direction du cheval et de la voiture, tua l'animal et réduisit le véhicule en pièces.

Paulette demanda:

—Est-ce une bonne cause, ça, papa?

—Oui. C'est une excellente cause.

Alex fit:

—Alors vous allez recevoir Monsieur Fortin, et vous allez prendre sa cause?

—Certainement, mon petit, et je ne t'oublierai pas dans mes prières, sois-en sûr.

Comme Alex allait prendre congé de l'avocat, celui-ci lui dit:

—Une minute, une minute.

—Qu'y a-t-il?

—Il y a que j'ai un tas de chaussures à faire réparer, je vais te les donner et tu me les rapporteras quand elles seront prêtes.

Ce qu'il fit.

Portant glorieusement le gros paquet donné par l'avocat, Alex s'en retourna à la boutique de son père en sifflotant sa satisfaction.

## CHAPITRE V LES ANNES S'ECOULENT

Alex Saint-Laurent n'avait pas grand temps de sortir avec Paulette.

D'ailleurs, son père lui avait dit:

—Mon garçon, toute chose en son temps. Tu es trop jeune pour l'amour. Car avant l'amour il doit y avoir l'amourette. Et avant le mariage il doit y avoir la sécurité matérielle qui assure le bonheur. En effet, la pauvreté et la misère sont les plus grands ennemis matrimoniaux qui soient.

Avant d'édifier la vie conjugale il faut bâtir le nid où cette vie se déploiera. Avant les caresses, il faut les piastres.

Le jeune Alex trouva que son père parlait fort justement.

Il le dit à Paulette qui approuva l'attitude paternelle d'emblée.

Paulette, pendant ce temps, se développait rapidement.

Son intelligence, sous la direction des bonnes Soeurs du couvent, mûrit en sagesse, cependant que ses formes et les traits de son visage en faisaient la plus belle fille de Lévis, ce qui n'est pas peu dire.

Les petits cavaliers l'assaillirent en nombre.

Elle sortit d'abord avec Roger, le fils d'un épicier florissant. Puis ce fut Armand, dont la mère veuve, tenait un magasin de chapeaux fort achalandé.

Puis ce fut Albert, le fils du Notaire Roy.

Puis ce fut Alphonse, l'enfant gâté d'une veuve qui vivait dans une forte aisance.

Puis ce fut Maurice, le fils du greffier de la ville.

Puis ce fut Lionel, l'aîné du Maire.

Puis ce fut Gaétan, le fils d'un des médecins de la ville-soeur de Québec.

Puis enfin ce furent Robert, Fernand, Yves, Guy, etc., etc.

Grand'mère Martin avait bien raison de dire qu'il est à peu près impossible de marier une jeune fille qui n'a point de passé, et qu'il est impossible aussi de rencontrer dans la vie des gens qui ont été entièrement bons ou complètement méchants.

Paulette avait acquis un passé.

—Oh! pas un passé lourd, pas un passé de l'héroïne de Back Street, non. Cependant, s'il n'y avait pas dans ce passé des péchés mortels, il y en avait plusieurs véniels.

Des petits becs dans la pénombre.

Des serremments de mains inoffensifs.

Des désirs obscurs en contemplant les belles mains longues et effilées de Roger, puis les grosses mains potelées d'Albert, la bouche appétissante de Maurice, les grands yeux noirs profonds de Fernand, la bouche attirante de Robert...

Que sais-je?...

Trois années s'écoulèrent ainsi, trois années pendant lesquelles Alex Saint-Laurent travailla comme un chien et Paulette voltigea de coeur en coeur, effeuilletant les pétales des marguerites de la vie, à tout propos et à tous les vents.

Elle ne se confiait plus à sa mère.

Elle avait trouvé à celle-ci un remplaçant bien supérieur dans la personne de son papa.

Elle racontait à peu près tout de ses amourettes au paternel.

Celui-ci la conseillait avec indulgence et sagesse à la fois.

Car il appert, que, la sévérité excessive dans les amours a, la plupart du temps, le résultat opposé à celui qu'on veut obtenir.

En effet, il avait grandement raison l'écrivain qui a prétendu que c'est souvent parce que les jeunes filles sont privées qu'elles deviennent publiques...

Trop de nons, provoquent des ouïs dangereux.

La première année de sa sollicitation, Alex la fit en bicyclette, mais la deuxième année ses finances lui permirent de s'acheter un cheval et une voiture.

Quelques mois plus tard, ce n'était pas un cheval et une voiture qu'Alex avait.

Non, c'étaient deux camions.

Sa clientèle s'était multipliée.

Il sollicitait des réparations de chaussures non seulement à Lévis mais à Bienville, à Lauzon, à Saint-David, à Saint-Romuald, et même jusqu'au pont de Québec.

Les affaires de papa Saint-Laurent étaient de plus en plus prospères.

En même temps, qu'il travaillait à faire fleurir le commerce paternel Alex faisait au collège de Lévis ses études classiques. Il quitta glorieusement le collège avec son titre de bachelier ès-arts, et, avec l'approbation enthousiaste de l'avocat Labadie il s'inscrivit en première année de Droit à l'université Laval de Québec.

L'été avant son entrée à l'Université, le père Saint-Laurent dit à son fils:

—Tu ne saurais jamais croire, mon enfant, à quel point je te suis reconnaissant de ton dévouement incessant, car ce dévouement va me permettre de réaliser le grand rêve de ma vie.

—Le grand rêve de votre vie, papa, que voulez-vous dire?

—Voyons. Alex, tu dois te douter un peu quel est le grand rêve d'un cordonnier?

—Mais je ne sais pas, moi, je ne suis pas cordonnier.

Gravement, papa Saint-Laurent révéla:

—Le grand rêve de la vie d'un cordonnier, expliqua-t-il, c'est de devenir manufacturier de chaussures.

Alex ouvrit de grands yeux et demanda:

—Vous avez assez d'argent pour réaliser ce rêve, papa?

—Oui, j'ai assez d'argent.

Regardant son fils avec une tendresse admirative, il lui dit:

—J'ai assez d'argent, et j'ai un fils assez compétent pour vendre les chaussures que je fabriquerai dans ma manufacture.

—Oh, papa, que je suis content.

Quelques mois plus tard, la manufacture de chaussures 'Saint-Laurent et Fils Limitée' commençait à fonctionner.

Tout de suite l'entreprise fut un succès.

Ce fut par un soir de juin de l'année suivante, alors qu'Alex allait entrer à l'automne dans sa seconde année de droit, qu'il décida que le temps était venu de commencer à fréquenter régulièrement Paulette Labadie qui avait toujours eu la première place dans son coeur depuis sa plus tendre enfance.

Il lui dit:

—Paulette, veux-tu sortir sérieusement avec moi?

—Mais oui... Je me rappelle...

—Tu te rappelles, quoi?

Elle rougit légèrement.

—Je me rappelle la fameuse partie de baseball du Napoléon contre le Québec... Après cette partie, je me souviens du beau bec que tu m'as donné alors que je faillis tomber en sautant la clôture. J'ai encore le goût fort agréable de ce baiser en mémoire, alors...

—Alors, tu m'aimes?

—Je crois que oui.

—Nous sortons sérieusement ensemble?

—Oui.

—Alors, ce soir?...

—Ce soir?

—Oui, tu sais que papa vient de m'acheter une automobile. Si nous faisons une randonnée ensemble ce soir dans la campagne?

Soudain, Paulette se rappela qu'elle avait un engagement pour ce soir-là, un engagement avec Eudore Doucet, le fils du riche marchand de grains de la rue St-Georges.

Elle dit:

—Eudore Doucet a une automobile, lui aussi, il m'a invitée à aller faire un tour avec lui ce soir.

—Tu ne peux te libérer de cet engagement?

—Difficilement, car je tiens à ce qu'on pense de moi que je n'ai qu'une parole.

—Bien, va pour ce soir, Paulette, mais à l'avenir par exemple je te demande de ne pas sortir avec d'autres que moi, c'est entendu?

—C'est entendu.

Selon l'expression favorite du cordonnier, son père, Alex avait une crotte sur le coeur.

Il n'aimait pas Eudore Doucet. Celui-ci avait une réputation douteuse.

C'était, paraissait-il, un débauché qui ne respectait pas les jeunes filles. Oh! Alex n'était pas jaloux de lui, il avait confiance en Paulette, mais cela ne l'empêchait pas d'avoir peur pour elle. Alors, il résolut de jouer le rôle de détective dans le but de protéger la vertu de celle qu'il considérait comme sa future femme.

Ce soir-là, vers huit heures, il monta dans son auto et alla la mettre en stationnement non loin de la résidence de l'avocat Labadie. Là, il attendit.

Bientôt, Eudore Doucet parut dans sa luxueuse voiture.

Il en descendit et entra dans la maison de l'avocat pour en ressortir presque aussitôt avec Paulette.

La jeune fille s'assit près de Doucet sur la banquette avant et ils filèrent en direction de Lauzon, ville qu'ils traversèrent dans toute sa longueur, pour obliquer à gauche et descendre une petite côte qui conduisait à une longue grève appelée "Le Chantier Gilmour".

En face de cette grève, du fleuve Saint-Laurent surgissait la verdoyante Ile d'Orléans.

Bientôt l'auto de Doucet s'immobilisa.

Derrière lui Alex freina et stoppa à son tour à quelque distance.

Puis, comme un voleur, le fils du cordonnier se glissa hors de son auto et s'avança sans faire le moindre bruit tout près de la voiture d'Eudore Doucet.

Alors il se cacha à l'orée du petit bois, là où se terminait la grève, et attendit.

Il ne pouvait pas comprendre ce que se disaient Paulette et Eudore.

Il ne pouvait pas les voir non plus, mais soudain, Paulette poussa un cri:

—Au secours!

Glacé d'effroi Alex ne bougea pas, la terreur semblait immobiliser ses jambes.

Alors la jeune fille cria de nouveau.

—Alex, Alex, au secours!

Pauvre petite, cet appel tragique démontrait son grand amour pour le fils du cordonnier.

En effet, ce n'était pas son père, ce n'était pas sa mère qu'elle appelait dans sa lamentable situation actuelle, non, c'était celui qu'elle aimait de tout son être, celui qui, en entendant cet appel de détresse, en ressentit un très vif sentiment d'orgueil.

Puis cet orgueil se transforma en rage.

Il récupéra l'usage de ses jambes et se dirigea à toute vitesse vers l'auto de Doucet pour en ouvrir la portière, agripper le bras gauche du saligaud et le sortir de force de sa voiture.

Quand ce fut fait, il éloigna le monstre de lui et lui dit:

—Défends-toi, sale cochon.

Eudore Doucet était un matamore et un plein de vent mais au fond un lâche et un peureux.

Il s'empressa de s'enfuir à toutes jambes, laissant là son automobile avec Paulette dedans.

Alex allait partir à sa poursuite quand la jeune fille lui dit:

—Non, non, ne fais pas cela.

—Pourquoi?

—Parce qu'il vaut mieux éviter un scandale.

—Tu as raison, ma chérie, viens.

Ils se rendirent à pied à l'auto du fils du cordonnier.

Quand ils furent tous les deux assis sur la banquette avant Alex voulut prendre Paulette dans ses bras, mais celle-ci lui dit:

—Non, non, mon amour, pas ici, veux-tu? Car ici, c'est le pays de la saloperie, tu comprends ce que je veux dire?

—Oui, je crois comprendre.

Il appuya le pied sur le démarreur.

Le moteur se mit à ronfler.

L'auto partit, monta la petite côte et tourna à droite sur la rue Commerciale à Lauzon, pour prendre la rue Wolfe.

Quand ils furent parvenus en vue de l'Hôtel-Dieu de Lévis, Paulette dit en souriant à son compagnon:

—Ici, arrête, veux-tu?

S'il voulait!

Quelle question superflue!

Alors il lui donna un véritable baiser d'amour.

A la fin, à moitié pâmée, Paulette murmura:

—C'est assez, mon chéri.

Souriant à son tour, Alex dit:

—Je ne te demanderai pas si ce n'est là que le second baiser de ta vie; car toute jeune fille, pour devenir une amoureuse vraiment bonne, doit avoir pratiqué les caresses inoffensives qui viennent naturellement avec les amourettes qui précèdent l'amour.

—Ah oui, fit la jeune fille...

—Ah oui, quoi?

—Ah oui, il faut, si nous voulons que notre mariage soit un vrai succès nous entendre parfaitement sur une chose.

—Une chose, laquelle?

—Tu sais que j'ai sorti avec Pierre, Jean, Jacques? Laisse-moi te dire une fois pour toutes, que j'ai commis quelques petits péchés véniels, mais aucun péché mortel.

Alex réprimanda:

—Tut, tut, tut, ma chérie, il faut que nous fassions une promesse à la fois mutuelle et solennelle. Celle de ne pas nous tourmenter avec nos deux passés. Le mariage n'est une réussite

que quand il est à base de confiance, de confiance dans le passé de l'être aimé, de confiance dans le présent et de confiance dans l'avenir, car quoi qu'on en dise, la jalousie, quand elle devient malade, assassine l'amour.

—Tu parles bien, mon chéri. Ça, ça mérite une récompense. Elle lui donna alors d'un long baiser, la récompense méritée.

## CHAPITRE VI HENRI BOISSEAU

Grand'mère Martin avait bien raison de dire qu'il était à peu près impossible de rencontrer une jeune fille sans passé réel.

Paulette s'était fabriquée ce passé avec Roger, Albert, Armand, Alphonse, Maurice et les autres.

Une autre aventure devait lui arriver l'hiver suivant.

Elle était allée ce soir-là à un concert à Québec.

Malheureusement, comme Alex Saint-Laurent était occupé à étudier il n'avait pu l'accompagner.

Pendant qu'elle écoutait avec délices la musique au Palais Montcalm une vraie bordée de neige de janvier poussée en rafale par le vent se mit à déferler sur le Cap Diamant.

Pour se rendre à ce concert, Paulette avait pris la rue Sous le Fort, avait gravi l'escalier qui conduit à la Côte de la Montagne, avait monté cette côte, puis elle s'était mise à déambuler rue Buade, rue de la Fabrique et rue Saint-Jean jusqu'au Palais Montcalm.

Mais quand elle sortit du Palais elle s'embourba tout de suite dans les dix-huit pouces de neige qui étaient déjà tombés. Elle héla un taxi.

Ce fut en vain.

Ils lui passaient au nez ayant déjà leur charge.

Les taxis ont l'art fort désagréable de ne donner du service que quand le public n'en a pas besoin.

Paulette dut admettre la vérité sur cette sentence cinglante.

Découragée, ne se sentant pas de force à descendre à pied pour se rendre au bateau de la traverse, elle se demandait ce qu'elle allait faire quand soudain une automobile qui passait vint ranger ses deux roues près de la chaîne du trottoir.

Quelqu'un appela:

—Mademoiselle Labadie, Mademoiselle Labadie!

Enchantée de ce sauvetage inespéré, Paulette s'approcha du conducteur de la voiture et s'écria:

—Mais c'est monsieur Boisseau, Monsieur Henri.

Henri Boisseau travaillait dans une banque de Lévis, banque dont son père était le gérant.

C'était un jeune homme de réputation douteuse.

Il passait pour être un Don Juan ou un Casanova.

En le voyant, Paulette hésita d'abord à cause de la réputation du jeune homme. A la fin, elle se dit qu'elle n'avait pas le choix.

Faisant contre mauvaise fortune bon coeur elle accepta l'offre d'Henri Boisseau et monta s'asseoir près de lui.

Tout alla bien jusqu'après qu'ils furent rendus à Lévis, mais quand elle vit le jeune homme prendre la route de Beaumont au lieu du chemin conduisant à la demeure paternelle, elle s'écria avec alarme:

—Mais où m'amenez-vous?

Le jeune homme répondit en souriant:

—La veillée est jeune, nous allons aller danser à l'Hôtel Saint-Michel.

—Non, fit-elle.

—Vous n'êtes pas dans une position pour refuser, mademoiselle.

Il ajouta vulgairement:

—C'est moi qui mène, un point c'est tout.

Indignée, la jeune fille dit:

—Un point, oui, mais ce n'est pas tout, car dès demain je vous promets le poing de mon fiancé.

Boisseau se mit alors à turluter, sarcastique:

“Ah, c'était un p'tit cordonnier,

Ah, c'était un p'tit cordonnier,

Qui battait sa blonde à coups de soulier,

Il la battait si juste,

Qu'il n'y avait rien de plus juste,

Il la battait si fort,

Qu'elle cria très fort...”

—Goujat! s'écria-t-elle.

Instinctivement, elle s'éloigna de lui, se faisant toute petite dans le coin de la banquette d'avant.

L'automobile sortit de Lévis, traversa Lauzon, après avoir longé Bienville.

Bientôt ils furent en rase campagne.

La tempête augmentait d'intensité.

A cause de la neige floconneuse, la visibilité était à peu près nulle.

Cahin-caha, l'auto avançait de bancs de neige en bancs de neige.

Quand ils furent rendus à la Côte de la Martinière, en vue

du vieux moulin historique de Lorenzo Augé, l'auto bloqua au centre d'un gros banc.

Sans dire un mot, la jeune fille, sauta en bas de la voiture et courut en descendant la côte.

Anxieuse elle se retourna.

Henri Boisseau ne la poursuivait pas.

Elle marcha, marcha, jusqu'à ce qu'elle vit une petite lumière dans une maison de ferme.

Epuisée par sa marche dans la neige lourde, transie par le froid et le vent, elle tomba dans les bras du vieux cultivateur qui lui ouvrit la porte.

Elle lui raconta sa mésaventure.

L'épouse du vieil habitant, en entendant l'histoire lamentable de Paulette s'écria:

—La fin du monde est proche. Je ne sais pas ce que ça veut dire, on dirait que plus la civilisation avance, plus le monde est vilain.

Paulette demanda au vieux couple:

—Vous avez le téléphone ici?

—Oui.

—Je puis m'en servir.

—Mais certainement, mademoiselle.

Ne voulant pas mettre son père et sa mère au courant de ce véritable scandale, Paulette appela son protecteur naturel, c'est-à-dire son fiancé.

Elle lui raconta succinctement sa mésaventure.

Alex hurla son indignation.

Elle lui dit où elle était.

Il lui déclara alors:

—Attends-moi, ne bouge pas, dans quelques minutes je serai avec toi.

Le fils du cordonnier ne prit pas de chance.

Il se rendit au garage voisin et partit dans un camion-remorque avec le garagiste, car il avait peur de bloquer lui-même avec sa voiture ordinaire dans la neige épaisse et lourde.

Ils croisèrent en chemin Henri Boisseau qui avait finalement réussi à décoller sa voiture du banc de neige et qui s'en retournait chez lui.

Quand Paulette, le garagiste et Alex pénétrèrent de nouveau dans Lévis, le fils du cordonnier ordonna au chauffeur:

—Conduis-nous chez le gérant de banque Boisseau.

—Quoi? s'écria Paulette.

—L'affaire n'en restera pas là.

—Que veux-tu faire, Alex.

—Je veux en ta présence servir une vraie bonne leçon à ce voyou.

Le camion-remorque s'immobilisa.

Ils étaient rendus chez les Boisseau.

Ce fut le goujat qui répondit à la porte.

Alex lui donna une poussée et entra, suivi de sa fiancée.

A la fois interloqué et apeuré, Henri Boisseau demanda:

—Que me veux-tu?

—Ce que je te veux, tu vas attendre quelques instants, répondit Alex. Je vais d'abord parler à ton père et à ta mère.

—Ils sont couchés tous les deux.

—Alors c'est bien simple, qu'ils se lèvent.

Le jeune Boisseau devint menaçant, il dit:

—Si tu ne t'en vas pas tout de suite, Saint-Laurent, je vais appeler la police.

—C'est charmant de ta part, en effet cela permettra à Mademoiselle Labadie de porter formellement plainte contre toi pour tentative d'assaut indécent.

Le saligaud devint très pâle.

Alex brisa le silence qui venait de s'établir:

—Monsieur Boisseau, père; Madame Boisseau, mère, levez-vous, cria-t-il, j'ai affaire à vous.

Le père Boisseau parut quelques instants plus tard, suivi de sa femme.

Ils étaient tous deux en vêtements de nuit.

La mère Boisseau demanda alarmée:

—Qu'y a-t-il, juste Ciel, pour que vous nous éveillez à pareille heure?

Alex regarda le saligaud puis sa mère et dit à cette dernière:

—Je regrette de vous dire, madame, que votre fils ici présent est un vulgaire cochon.

Le père Boisseau demanda, avec de l'anxiété dans la voix:

—Qu'a-t-il fait encore, l'animal?

—Il a voulu faire du mal avec ma fiancée ici présente.

S'adressant à Paulette, le fils du cordonnier dit:

—Raconte toi-même, ma chérie.

Paulette relata l'horrible scène.

A la fin, le père Boisseau demanda:

—Que voulez-vous au juste, mes jeunes?

Alex rétorqua:

—La cochonneté de votre fils, madame et monsieur, rend nécessaire une sévère punition.

La mère demanda, d'une voix alarmée:

—Vous n'allez pas le faire arrêter, toujours?

—Non, ne craignez rien car si nous faisons une cause contre lui cela éclabousserait la réputation de ma fiancée, et je ne voudrais pas faire cela pour tout l'or du monde.

Boisseau père répéta sa question:

—Que voulez-vous au juste?

—Je veux votre autorisation...

—Mon autorisation? Pourquoi?

—Pour administrer à votre fils, monsieur, la pire râclée de sa vie.

La pauvre mère cria toute en larmes:

—Non, non, non, ne faites pas cela, Monsieur Saint-Laurent. Après tout, Paulette Labadie connaît le tabac.

Devant cette nouvelle insulte ajoutée aux autres, Alex Saint-Laurent hurla:

—Apprenez, madame, que ma fiancée est une bonne fille, je ne permettrai pas qu'après le fils, que ce soit la mère qui l'asperge de ses lâchetés.

Gravement et froidement à la fois, le père Boisseau dit:

—Jeune Saint-Laurent, vous avez mon autorisation.

Se tournant vers son fils, il lui dit:

—Bats-toi, je te souhaite de perdre.

Alex n'attendit pas une seconde autorisation pour procéder.

Il se rua sur le jeune Boisseau, lui administra un coup de pied au tibia droit.

Le goujat cria "aguogue" et se pencha instinctivement pour prendre son tibia dans sa main.

D'un solide uppercut au menton, Alex lui releva la tête.

Puis ce fut un coup de poing sur le nez.

Ce coup de poing fut suivi d'un autre sur la bouche et de deux autres sur chacun des yeux de son antagoniste qui se mirèrent à bleuir.

Enfin, d'un dernier direct à la poitrine, il le fit tomber.

Il ne se releva pas.

La mère Boisseau courut à la cuisine et revint avec une serviette d'eau froide.

Elle se pencha amoureusement vers son rejeton et lava sa figure pleine de sang.

Son mari, dit, railleur et froidement sarcastique:

—C'est ça, continue à le minoucher, ma vieille. Continue à le gaspiller, fais une bonne job, mauvaise mère. Grâce à toi, notre fils finira par mal tourner, tu verras.

Se tournant alors vers le fils du cordonnier, il lui dit:

—Alex, je comprends votre colère, et j'espère que la superbe leçon que vous venez de servir à mon fils portera des fruits.

S'adressant alors à Paulette, il lui dit solennellement:

—Au nom de mon fils, au nom de ma femme, et en mon nom personnel, mademoiselle, je vous demande pardon.

Alex alla reconduire Paulette chez elle.

En cours de route il lui dit:

—Tu es trop belle, ma chérie.

—Trop belle, que veux-tu dire?

—Ben oui, ta frimousse trop jolie est une tentation constante pour les hommes de l'acabit d'Henri Boisseau.

Il philosofa alors:

—Il y a malheureusement, dit-il, trop de mâles, qui parce qu'une jeune fille leur fait un beau sourire pensent qu'ils peuvent se rendre avec elle jusqu'au terminus des tramways. Tu comprends?

—Oui, mon amour, je comprends.

Elle avoua alors:

—Mais il y a un peu de ma faute dans ce qui m'arrive.

—De ta faute?

—Eh oui, je suis naturellement un peu coquette. Cette coquetterie bien innocente, pourtant, fait que les hommes se méprennent sur moi et croient qu'ils peuvent tout se permettre.

Alex sourit.

—Pourtant, dit-il, il n'y a qu'un homme qui ait le droit de se permettre quelque chose avec toi...

—Oui, et je sais qui.

—Tu sais qui?

—Oui, grand fou! Je vais même embrasser copieusement cette personne.

Elle embrassa alors Alex.

Puis pendant qu'elle égrenait son petit rire dans la nuit elle entra chez elle.

## CHAPITRE VII ROGER BRIEN

Madeleine Jacques, l'amie intime de Paulette, avait un ca-

valier.

Ce cavalier était le jeune Roger Brien qui avait déjà sorti avec Paulette mais sur le coeur duquel Madeleine Jacques avait posé ses tentacules.

Cependant, la fille de l'avocat, crut s'apercevoir de certains manèges du jeune Roger.

En effet, chaque fois qu'il la rencontrait, le sourire de Brien se faisait un petit peu trop audacieux, et un brin canaille.

Maintes et maintes fois Roger, qui était le fils du plus gros marchand de grain de Lévis, l'invitait à monter dans sa voiture pour la reconduire chez elle.

Inexorablement, elle refusait en disant:

—Je prends une marche pour ma santé.

A la fin, tannée de la répétition de cette invitation louche, elle lui dit:

—Ecoute, Roger...

—C'est ce que je fais.

—Je suis fiancée avec Alex Saint-Laurent.

—Je n'ignore pas cela.

—Alors cesse tes manèges.

—Mes manèges, quels manèges?

—Ne fais pas l'innocent, tu sais ce que je veux dire?

—Mais non je ne le sais pas, fit l'autre, hypocrite.

—Eh bien, je vais te mettre les points sur les "i", puisqu'il le faut.

Voici: Tu me ferais grand plaisir, Roger, si tu me laissais tranquille.

—Te laisser tranquille?

—Oui. Je ne veux plus que tu m'adresses la parole, ni que tu me salues même.

—Très bien, mademoiselle pimbèche.

x x x

A la fin de mai de cette année-là, Alex fut reçu officiellement avocat, ayant d'abord passé avec succès les examens universitaires réguliers puis ayant obtenu son diplôme final du Conseil du Barreau de Québec, à la fin de juin.

x x x

L'avocat Labadie avait une maison d'été suspendue au flanc du Cap de la Martinière et baignant ses fondations dans les eaux du fleuve Saint-Laurent, en face de l'île d'Orléans.

Ce jour-là, Paulette était seule à la maison d'été. Son père était à son bureau de Québec et sa mère étant à magasiner dans la vieille cité de Champlain.

Elle apprit plus tard la cause du retard de ses parents qui ce soir-là n'arrivèrent au cottage qu'après l'obscurité.

Ils avaient été retardés par une panne de moteur.

Seule dans la maison d'été, inquiète du retard du paternel et de la maternelle, elle était assise à une fenêtre donnant sur la route nationale, quand soudain elle poussa un cri de terreur.

Elle venait de voir une figure immonde, monstrueuse, éclairée par un rayon de lune, et qui déambulait sur la route.

Soudain, le monstre étrange se mit à rire d'un rire infernal.

De nouveau la jeune fille cria.

Puis elle perdit connaissance.

Quand elle revint à elle, le spectacle qui s'offrit à ses yeux la fit bondir sur ses jambes.

Elle s'écria:

—Roger Brien, ici?

—Oui, Roger Brien, votre sauveteur, Mademoiselle Paulette.

—Mais comment se fait-il?

—J'ai entendu votre cri de détresse comme je passais sur la voie nationale. Je suis accouru à votre secours.

Il questionna:

—Mais qu'est-ce donc qui vous a fait crier comme cela?

—J'ai vu un être épouvantable qui me regardait avec dans ses yeux quelque chose de si terrible que je m'en suis évanouie.

—Où sont vos parents?

—Mon père a passé la journée à son bureau de Québec, ma mère, elle, a magasiné. Je ne sais ce qui leur est arrivé car ils sont effroyablement en retard, et je suis inquiète.

Roger Brien s'approcha de la jeune fille et lui dit en souriant:

—Mademoiselle Paulette...

—Oui, monsieur Roger?

—Vous me devez quelque chose.

—Je ne comprends pas.

—Eh oui, pour vous avoir secourus, vous êtes en dette avec moi.

—Que voulez-vous dire?

—Je veux dire que vous me devez un petit bec au moins.

Elle recula instinctivement, puis avec une voix très froide, elle dit:

—Vous connaissez Henri Boisseau?

—Le fils du gérant de la Banque? mais oui.

—Eh bien, Boisseau a voulu avoir un petit bec de moi, sa-

vez-vous ce qu'il lui est arrivé?

—Non, dites?

—Eh bien, mon fiancé lui a noirci les deux yeux et fendu les babines.

—Pourquoi me dites-vous cela?

—Parce que la même chose va vous arriver si vous ne me laissez pas tranquille.

—Alors, si votre monstre revient, je devrai vous laisser mourir de terreur sans intervenir?

La jeune fille hésita pour dire à la fin:

—Je n'ai nullement besoin que vous interveniez, monsieur, bonsoir, la porte est là, vous la voyez, prenez-la.

Roger Brien venait à peine de sortir quand le père et la mère Labadie arrivèrent.

Ils étaient avec Alex Saint-Laurent dans la voiture de ce dernier.

Paulette l'embrassa devant ses parents, puis elle demanda à son père:

—Comment se fait-il que vous soyez avec mon fiancé?

—J'ai eu une panne de moteur, répliqua le paternel, alors comme le garagiste s'éternisait à trouver la cause de cette panne, j'ai pensé que tu te mourais d'inquiétude, ma pauvre enfant, alors j'ai téléphoné à ton jeune cavalier, il a été assez aimable de nous amener ici, ce pourquoi je le remercie.

Le père Labadie demanda:

—Et toi, Paulette, comment la journée s'est-elle passée ici?

—Oh, papa, oh Alex, j'ai eu une terrible expérience, une effroyable peur.

Elle raconta alors la vision monstrueuse qui l'avait fait défaillir.

Puis quand elle relata qu'à son réveil Roger Brien était près d'elle, le fils du cordonnier se mit à gronder son indignation.

—Ah, l'achalant, il va falloir que je lui serve la même leçon que j'ai servie à Boisseau.

Puis sa colère tomba soudain.

Il s'écria pour la millième fois:

—C'est que tu es trop belle, Paulette!

L'avocat Labadie demanda pittoresquement à son futur gendre:

—Devons-nous nous retirer, cher confrère?

Paulette sauta au cou de son père et s'exclama:

—Oh, papa, que tu es fin!

—Pourquoi me dis-tu cela, parce que je vais me retirer avec ta mère?

—Non, non, parce que tu as appelé mon fiancé, "cher confrère."

—Ce n'est pourtant que la vérité.

Alex rit et dit:

—C'est la vérité, mais cette vérité est encore très jeune.

Le monstre revint sur le tapis.

Alex dit:

—Paulette, à cause de ce monstre très louche, il ne faut pas que tu demeures seule à la maison, d'ici quelque temps du moins.

La jeune fiancée avoua:

—Oui, j'aimerais mieux qu'il y ait toujours quelqu'un ici, car la solitude me fait horriblement peur maintenant.

Il fut donc entendu que la mère de Paulette ne quitterait pas le cottage jusqu'à nouvel ordre.

## CHAPITRE VIII

### LE MONSTRE

Cette nuit-là, Paulette dormit profondément se sentant en sécurité avec ses parents dans la chambre voisine.

Il n'en fut pas de même d'Alex.

Le lendemain après-midi, il arriva chez sa fiancée en auto, vers quatre heures.

Il dit à Madame Labadie:

—Je veux faire une petite expérience. Dès que l'obscurité sera tombée, qu'il fera nuit, vous monterez dans ma voiture avec votre mari, madame, et vous me laisserez seul ici avec Paulette.

—Pourquoi?

—Laissez-faire, j'ai mon idée.

Elle dit sur un ton léger et badin:

—Il n'y a pas de danger de vous laisser seuls, tous deux, les amoureux?

Adoptant le même ton de surface Paulette répliqua du tac au tac:

—Oh, j'admets qu'il y a quelque danger de becs et de caresses légères, mais ne craignez rien, maman, Alex n'emportera le morceau qu'après notre mariage, soyez-en sûre.

—Maintenant je me cache, dit le fiancé de Paulette.



—Pourquoi?

—Tu vas voir, ce ne sera pas long, car je suis sûr de ne pas me tromper.

—Mais, mon amour, tu parles en langage chiffré, m'expliqueras-tu?...

—Oui, mais pas tout de suite, après...

—Après après quoi?

—Après la scène qui s'en vient.

—Que vais-je faire, moi?

—Tu vas te placer à la même fenêtre où tu étais hier au soir quand tu as vu le monstre.

—Pourquoi?

—Tu vas voir...

Elle obéit.

Ce ne fut pas long.

Elle vit...

Elle vit de nouveau le monstre de la veille.

Mais ce soir son visage et sa tête étaient différents. Le monstre était devenu la Méduse mythologique. La soeur des deux gorgonos grecs, Stheno et Euryale. Le visage de cette méduse modernisée était épouvantable à voir.

En contemplant ce spectacle d'horreur Paulette oublia la protection qui lui était accordée par la présence de son fiancé.

Comme la veille, elle se mit à crier de terreur et d'hystérie.

Soudain, les deux fiancés entendirent le bruit d'une lutte au dehors.

Demeurant caché derrière un fauteuil chesterfield Alex demanda d'une voix très basse:

—Que se passe-t-il, Paulette?

Celle-ci répliqua dans un murmure:

—Un jeune homme...

—Qui?

Elle répéta:

—Un jeune homme que je crois être Roger Brien vient de sauter sur le monstre, et de le jeter par terre d'un coup de poing.

—Qu fait-il en ce moment?

—Brien?

—Oui, Roger Brien, que fait-il?

—Ma foi, il est en train de prendre le monstre dans ses bras. L'horreur humaine semble évanouie. Ma foi, il se dirige

vers notre maison avec le monstre, il va entrer avec. Que dois-je faire?

—Ne dis pas un mot, écoute tout ce qu'il va te dire jusqu'à nouvel ordre; au bon moment je me montrerai.

A peine quelques instants plus tard, Roger Brien pénétrait dans la pièce où se trouvaient Paulette et Alex.

Il déposa son monstrueux fardeau sur le plancher en disant:

—Malgré vos attitudes rébarbatives, Paulette, et afin de vous prouver mon grand amour, je viens de réussir à vaincre le monstre qui vous terrorise depuis hier. Ça vaut bien un petit bec, ça, hein?

A ce moment le monstre revint à lui.

Il se leva et il allait s'enfuir quand Alex Saint-Laurent bondit et le ré-expédia d'un seul et unique solide coup de poing au pays des cauchemars.

En voyant Alex, Roger Brien fit mine de fuir lui aussi, mais l'amoureux trop entreprenant prit, lui aussi, le train pour le pays des rêves après que le fils du cordonnier lui eut administré un de ses super-uppercuts au menton.

Paulette s'écria:

—Sapristi, que j'ai eu peur!

Avec un rire nerveux elle singea Brien en disant:

—Alex, ça vaut bien un p'tit bec, ça?

—Attends pour les petits becs, mon amour, j'ai quelque chose de plus important à faire dans le moment.

Le monstre reprenait connaissance.

Il regarda Alex avec une grande appréhension.

—Celui-ci lui dit:

—Parle.

—Parler?

—Oui, dis la vérité. Qui t'a engagé pour jouer cet acte stupide et terrifique?

—Mais personne, monsieur, je...

—Tu vas avouer la vérité ou bien je te remets entre les mains de la police immédiatement.

—Mais...

—Il n'y a pas de mais. Aimes-tu mieux aller en prison que de me satisfaire?

—Je vais vous satisfaire.

—Ton nom, lui demanda Alex?

—Paul Ferval.

—Tu es acteur, n'est-ce pas?

—Oui, acteur professionnel.

—Qui donc t'a engagé pour accomplir cet acte de terreur?

—Monsieur Brien.

Paulette intervint alors:

—Mais pourquoi me terrifier ainsi, monsieur?

Le vieil acteur ne répondit pas.

Ce fut Alex qui parla.

Il dit:

—Cet acte a été imaginé par Roger Brien afin de se gagner à lui tes faveurs amoureuses.

—Mais il devait bien savoir qu'il n'y avait rien à faire avec moi, je lui ai dit et répété maintes et maintes fois.

Alex expliqua:

—Il y a toutes sortes d'amoureux comme il y a toutes sortes de monde pour faire un monde. Roger Brien fait partie de la catégorie qu'on appelle "amoureux crampons". Eh bien, il devra se servir de ses crampons pour aller faire la drave loin, très loin d'ici, car à son réveil je vais lui dire qu'il vaut mieux pour sa santé qu'il s'éloigne permanemment de toi.

#### EPILOGUE

Grand'mère Martin, Histoires Vraies,  
1130, est Lagauchetière,  
Montréal.

Chère memère:

Je crois avoir prouvé la véracité de votre assertion à l'effet qu'il est à peu près impossible qu'une jeune fille n'ait pas de passé quand elle se marie.

Quant à votre assertion à l'effet qu'il n'y a pas de vilains ni de vilaines absolus, je crois que je vais vous le prouver en vous disant qu'Henri Boisseau et Roger Brien se sont excusés auprès d'Alex et de Paulette et qu'ils ont même assisté au mariage de Mademoiselle Labadie, avec l'avocat Saint-Laurent.

Eh oui, madame ma grand'mère, Alex et Paulette sont bel et bien mariés.

Ils ont même quelque chose à vous demander, par voie de votre courrier.

Quelque chose qui a trait à une naissance prochaine...

EN VENTE:



## Les chevaux qui meurent

Grand roman de cow-boys par PAUL VERCHERES

Une gourme maligne fait mourir tous les chevaux de l'ouest.

Comme les bêtes deviennent précieuses, les bandits ont tôt fait de voler toutes celles qui restent saines et pour empêcher Verchères de les poursuivre, cherchent à convaincre Oeil-Rouge, chef des Pieds-Noirs, que le chef de police a jeté un sort aux chevaux.

Jean-Baptiste pourra-t-il prouver aux Indiens qu'il est innocent et victime des renégats?

Paraitra la semaine prochaine:

# Le fatal baiser

Par PAUL VERCHERES

Adrienne Legault était belle comme la nuit, d'une beauté étrange et attirante comme un péché mortel.

Bien que fiancée, elle n'hésitait pas à aguicher tous les beaux garçons de la place.

Sylvio la vit et en fut malade comme tous les autres, mais lui, il était tenace...

Wilfrid, le fiancé, devait arriver...

S'ouvrira-t-il les yeux devant la légèreté de son amie?

ROMAN D'AMOUR

ÉDITIONS POLICE JOURNAL

10f